

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers

Rue de Lorraine, 15.

PARAISANT LE MARDI

dont il est envoyé 2 exemplaires sans

à Monaco (Principauté).

annoncés dans le journal.

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
 Réclames 50 id.

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Hilaire,
 éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue de f. Poissonnière, 10,
 à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
 à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
 Six Mois 6 id.
 Trois Mois 3 id.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 16 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 28 Décembre 1869.

NOUVELLES LOCALES.

Les dernières nouvelles de Rome nous font connaître que notre vénérable pasteur, Mgr Flugi, a été reçu en audience particulière, par notre Saint-Père le Pape et ensuite par le cardinal Antonelli.

Mgr Flugi a eu la douce consolation de mettre aux pieds du Souverain Pontife, en même temps que les hommages d'amour filial et de respectueux dévouement du Prince Charles III et de la famille princière, ceux de la population tout entière de Monaco. Sa Grandeur a, en même temps, présenté au Saint-Père une bourse de satin brodée en or par la sœur du Prélat, contenant 2100 francs, produit de la collecte faite dans notre ville pour le denier de St-Pierre.

Pie IX a écouté, visiblement ému, la relation des fêtes par lesquelles a été célébré à Monaco, le 11 avril dernier, le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale, puis il a donné, avec cette effusion sainte dont il a le secret, la bénédiction à notre Prélat et à la partie du troupeau placée sous sa juridiction spirituelle. Sur la demande que lui a faite M^{gr} Flugi, le Saint-Père a daigné accorder une bénédiction toute particulière aux fidèles qui ont contribué à l'oblation du denier de St-Pierre, à la Congrégation des filles de Marie, ainsi qu'aux écoles dirigées par les Frères de la Doctrine Chrétienne et par les Dames de St-Maur.

Nous apprenons par les feuilles de New-York, que le ténor Lefranc, notre compatriote, obtient dans cette ville le plus légitime succès. La presse Yankee ne lui marchand pas les éloges. Depuis le 3 novembre, jour où il a débuté par le rôle de *Manrique* du Trouvère, M. Lefranc ne fait que marcher de triomphe en triomphe.

Nous nous faisons auprès de la Compagnie du Chemin de fer, l'écho des plaintes que nous recevons de toutes parts sur les retards des trains entre Nice et Menton. Il est rare, en effet, qu'un train parte ou arrive, à heure fixe, dans notre gare, ce qui peut être très-préjudiciable, en maintes occasions, aux intérêts des voyageurs.

On nous prie également de réclamer contre le mode d'embarquement et de débarquement des voyageurs adopté à la station de Monaco. Lorsque deux trains doivent s'y croiser, on fait attendre sur les trottoirs les voyageurs qui partent et qui arrivent,

et on ne laisse sortir de la gare ceux arrivant, que lorsque les deux trains sont partis.

Ce stationnement forcé et souvent assez prolongé en plein air, est, on le comprend aisément, fort peu agréable, surtout la nuit et lorsque le temps est pluvieux. Nous croyons qu'il aura suffi de signaler ces faits à la Compagnie du chemin de fer pour qu'il y soit remédié.

La représentation donnée mercredi au Casino par M. et M^{me} Lafontaine a obtenu tout le succès qu'on en attendait. Les éminents artistes ont été à la hauteur de leur réputation et les applaudissements leur ont été chaleureusement prodigués.

On jouait *Pour les Pauvres* et *Une femme qui trompe son mari*, deux comédies-vaudevilles en un acte.

Pour les Pauvres est un charmant lever de rideau parfaitement conduit et dénoué. M^{me} de Rive est une jeune femme, belle, honnête et follement éprise de son mari. Celui-ci a le goût de la comédie de salon. Il étudie et répète, pour une représentation au bénéfice des pauvres, *Un Caprice*, d'Alfred de Musset, qu'il doit jouer avec une grande dame un peu coquette, qui porte ombrage à sa jeune femme. La pauvre jalouse supplie son mari de renoncer à ce rôle qui lui déplaît. Mais toutes ses prières sont appelées enfantillages et laissent M. de Rive inflexible. Elle songe alors à changer de tactique. Il lui a si bien démontré que la comédie de salon n'est pas dangereuse, qu'elle se croit autorisée à accepter un rôle que vient de lui offrir une de ses amies pour une soirée donnée aussi au profit des indigents. Elle doit jouer Sophie Arnould dans *Je dîne chez ma mère*. M. de Rive ne s'attendait pas à cette décision. Il fait observer à la future débutante que pour un premier pas, il est un peu hardi. Alice répond que le but justifie tout. La jalousie commence à mordre Gaston. Il comprend que le sacrifice de son rôle est le seul moyen de décider Alice à renoncer au sien, et il court donner sa démission d'acteur et déposer 50 louis en échange. Les pauvres n'y perdront rien: on trouvera un autre Chavigny, et ils auront mille francs de plus. Alice est toute fière de la réussite de son plan: son mari renonce au théâtre de salon pour toujours, dans la crainte de la voir y prendre goût.

Une femme qui trompe son mari n'est nullement une pièce scandaleuse, comme le titre pourrait le laisser croire. C'est au contraire une comédie pleine de moralité et de sentiment.

François, un brave et honnête garçon, marié à une sage et bonne ouvrière, était le modèle des maris. Un jour, on ne sait pourquoi, une noire tristesse s'est emparée de lui. Il néglige son travail et se fait chasser de son atelier. Il se livre à la boisson, maltraite sa jeune femme et la délaisse, tandis qu'elle fait des prodiges de douceur et d'activité pour le satisfaire et fournir aux besoins du ménage. Arrive un vieil ami de la maison, le parrain de Marie, absent depuis quelque temps. Il s'intéresse aux jeunes époux, et les aime comme ses enfants. Marie essaie de lui cacher le changement opéré dans la manière d'être de François. Peine inutile, M. Touvenel comprend tout et exige une explication. Après bien des hésitations, François lui raconte avec amertume qu'il a acquis la certitude que Marie a un enfant dont il n'est pas le père, et qu'elle fait élever clandestinement. Cette nouvelle foudroie M. Touvenel. Il est résolu à demander compte à Marie de sa conduite. La pauvre femme entend avec stupeur son accusation; mais elle n'a pas de peine à se justifier: avant de l'épouser, François avait séduit une jeune fille qui était devenue mère et qu'il avait abandonnée. Au moment de mourir, cette fille écrivit au père de son enfant pour lui confier le pauvre petit être qui allait rester sans soutien. La lettre tomba par hasard dans les mains de Marie, qui ne dit rien à François, de crainte de le chagriner, mais qui se donna la tâche de recueillir le fils de son mari et de le faire élever. A cette révélation, profond repentir de François, et grande joie de Marie.

Il y a encore deux autres personnages qui soutiennent l'action de la pièce. C'est une sœur de François et un voisin du nom de Picotin. Ce dernier est un individu naïf et comique au plus haut point. Il a des scènes désopilantes.

M^{me} Lafontaine joue avec une grâce et un naturel adorables. Elle sait mettre à tout une intention, et bien des détails qui resteraient inaperçus à la lecture deviennent des mots saillants en passant par ses lèvres. Que de coquetterie enfantine elle a déployée dans le rôle de M^{me} de Rive! Quel sentiment, quelle chaleur elle a mis à rendre le personnage de Marie! elle a fait pleurer toute la salle.

M. Lafontaine est un comédien consommé. Sa diction est correcte et élégante; son jeu est plein d'aisance et de naturel; sa physionomie ne laisse échapper aucune nuance. Les inquiétudes et les hésitations de Gaston de Rive ont été rendues par lui d'une façon exquise. Le rôle de François lui a valu une véritable ovation. Il est impossible de représen-

ter, mieux qu'il ne l'a fait, ce type de l'ouvrier brutal et désordonné; il a eu des mouvements pleins de passion et de vérité.

Nous devons aussi de vifs éloges à M^{me} Labour et à MM. Delâtre et Gabriel qui ont si bien secondé leurs éminents confrères. M. Gabriel surtout est un excellent comique; il a obtenu un succès complet d'hilarité. Nous prédisons à cet artiste une brillante carrière.

En somme, la satisfaction a été générale et cette soirée comptera certainement parmi les meilleures de la saison.

Ce soir, deuxième représentation de M. et M^{me} Lafontaine dans *Le Gentilhomme pauvre* et *Devine!* comédies.

LE JOUR DE L'AN.

Encore quelques jours, et l'année 1869 aura cessé d'être; elle sera allée où vont toutes choses, elle aura sombré dans le gouffre sans fond du temps. Encore quelques jours, et sa sœur cadette, l'année 1870, se présentera à nous souriante et toute resplendissante de jeunesse et de beauté.

Voici le nouvel an!

Que d'espérances ce jour ne va-t-il pas faire luire, mais aussi que d'ennuis, que de déceptions ne va-t-il pas engendrer?

On peut avancer que le jour de l'an est celui où il se débite le plus de mensonges. Que de baisers de Judas en ces premières vingt quatre heures de l'année. C'est le jour d'une échéance terrible: celle de la lettre de change qu'une moitié de l'humanité tire sur l'autre moitié. Il va sans dire que les tireurs ont le beau rôle.

La coutume de donner des étrennes a une origine très ancienne; nous la trouvons toute florissante sous l'empire romain. Ce seraient d'ailleurs les descendants de Romulus qui, d'après la tradition, l'auraient mise en usage. Ils avaient également, si nous en croyons les auteurs anciens, consacré le jour de l'an à Janus, le dieu aux deux visages.

Ici se place naturellement une question.

Ont-ils voulu, par cette consécration, exprimer que les humains ont, ce jour là, deux visages, ou bien Janus a-t-il été choisi par eux parce qu'en sa qualité de dieu à double face il en a une qui voit fuir l'année finie, et l'autre commencer l'année nouvelle?

C'est ce qu'il serait assez difficile de définir d'une façon certaine.

Le fait est que Janus présidait au jour de l'an, et que les Romains s'offraient, en son honneur, une foule de présents consistant en sucreries ou fruits secs. Aujourd'hui nous avons progressé. Ce ne sont plus seulement des dattes, des figues, des dragées que nous nous faisons tenir mutuellement, mais bien des cadeaux d'un très grand prix, et surtout des carrés de carton gravés. Les étrennes ont pris, maintenant, un développement si grand, que bien des gens peu fortunés ne voient pas arriver, sans terreur, le jour de leur échéance. Aussi a-t-on essayé plusieurs fois de les supprimer; ça été en vain.

Le premier de l'an est sans contredit le plus ennuieux des 365 jours de l'année; mais, en somme, il ne se présente qu'une fois, et il a le double avantage, d'abord de jeter dans la jubilation la gent enfantine, ensuite de rendre les serviteurs plus polis et plus complaisants pour leurs maîtres durant quelques quarante huit heures.

Des circonstances atténuantes militent, on le voit, en sa faveur et il serait donc injuste de trop le maudire.

Il y aura dans l'année 1870, six éclipses, dont deux de lune et quatre de soleil. Sur ce nombre, deux seulement seront visibles à Monaco.

La première sera une éclipse totale de lune. Elle aura lieu dans la nuit du 12 au 13 juillet. La lune entrera dans l'ombre de la terre à 9 heures du soir; elle disparaîtra entièrement à 10 heures, et reparaitra à 11 heures et quelques minutes.

La seconde sera une éclipse de soleil. Elle se produira le 22 décembre, et sera presque totale. Le milieu de l'éclipse aura lieu à midi et quelques minutes, et finira à 2 heures 15 minutes.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

NICE. — Un magnifique halo a été vu ces soirs derniers à Nice. La lune qui était dans son plein était entourée d'un disque blanc dont la teinte se fondait avec un cercle d'un jaune vif; le jaune passait lui-même au rouge foncé, puis au vert et au bleu. L'angle formé par tous les cercles était de 10 à 12°.

Ce phénomène est dû, d'après les physiciens, à la réfraction que subit la lumière en traversant de petites aiguilles de glace qui flottent dans l'atmosphère. Les halos, communs dans les pays froids, sont très-rare dans nos contrées.

Les courses sont fixées au 27 janvier; elle se termineront le 1^{er} février. Trente neuf mille francs de prix seront à disputer dans les trois journées. Les principaux donateurs sont: la Ville de Nice 10,000 fr. La Société des Bains de Monaco 15,000 fr. Le Prince de Monaco 1,000 fr. Le Cercle Masséna 3,000 fr. L'administration des haras 2,000 fr., etc. etc.

Cette réunion promet d'être excessivement brillante. Les commissaires nommés sont MM. de Lauriston, Ed. Hesse et Vausitsard.

VILLEFRANCHE. — L'*Elisabeth*, la *Sabine* et le *Franklin*, frégates de guerre, sont mouillées sur notre rade. Les deux dernières battent pavillon américain, et la première pavillon de la Confédération du Nord. La présence de ces navires donne une grande animation à notre petit pays. Jeudi dernier, un bal a eu lieu à bord du *Franklin*; le prince de Prusse, venu exprès de Cannes, les officiers de l'*Elisabeth*, et une foule de hauts personnages appartenant à la colonie étrangère de Nice, y assistaient. La fête a été très-animée.

HYÈRES. — M. et M^{me} Michelet sont arrivés depuis quelques jours; ils viennent passer l'hiver parmi nous. L'illustre historien aime beaucoup Hyères qu'il trouve une des stations les plus agréables du littoral méditerranéen. C'est le 30 de ce mois que notre Casino donnera son premier bal.

TOULON. — L'escadre de la Méditerranée est allée s'accoster sous vapeur aux appontements de Castigneau, où elle a fait son plein de combustible: dès que cette opération a été terminée, les trois divisions navales cuirassées ont pris leurs postes de mouillage en petite rade, où elles resteront jusqu'au mardi 4 janvier 1870, époque à laquelle la flotte appareillera pour aller continuer pendant quatre jours sa campagne d'hiver.

Dès que les navires ont été amarrés, l'*Héroïne* a dégrégé son mât de misaine, qui a, dit-on, craqué et que l'on sera peut-être obligé de remplacer.

Pendant que nous annonçons sous toutes réserves, la probabilité d'une promotion de grades et de décorations dans la marine à l'occasion du 1^{er} janvier, les journaux des ports du Nord plus audacieux, ou peut-être mieux renseignés, n'ont pas hésité un seul instant à donner cette nouvelle comme chose certaine, en

ajoutant même des détails très-circonstanciés, puisqu'ils donnent des chiffres. Si l'on s'en rapporte aux renseignements publiés par le journal les *Tablettes des Deux-Charentes*, qui se trompe rarement, cette promotion se composerait de 10 capitaines de vaisseau, 12 capitaines de frégate et 20 lieutenants de vaisseau.

Une explosion formidable a mis en émoi notre population, dans la journée de jeudi; un des ateliers de l'école de pyrotechnie a sauté on ne sait encore par quelle cause. On parle de sept morts et de plusieurs blessés. Les détails circonstanciés manquent.

BULLETIN DES COURS.

ANGLETERRE. — La reine, accompagnée des princesses Louise et Béatrix, est partie de Windsor pour se rendre à Osborne.

ETATS-PONTIFICAUX. — Le Saint-Père accompagné de Mgr Ricci et de la garde noble, s'est rendu au palais Farnèse, pour faire une visite à S. M. l'Impératrice d'Autriche.

Sa Sainteté a été reçue au pied de l'escalier par S. M. le roi des Deux-Siciles et par LL. AA. RR. les princes et les princesses de Naples. Le Saint-Père s'est entretenu pendant quelque temps avec l'Impératrice et avec les augustes personnages qui l'entouraient; à la fin de la visite, ceux-ci l'ont conduit à sa voiture avec les témoignages du respect filial le plus dévoué.

Le Saint-Père est allé ensuite au palais Campanari pour faire visite à LL. AA. le grand duc Léopold de Toscane et la grande duchesse son épouse. De là il est retourné au Vatican, dont il a trouvé la cour remplie d'une foule nombreuse qui attendait son retour et sa bénédiction.

PAYS-BAS. — Le roi est revenu de Loo et a repris pour l'hiver sa résidence à la Haye.

LA FABRICATION DU VIN DANS L'ANTIQUITÉ

Les Grecs et les Romains aimaient beaucoup le vin doux, *Aigleucos*, toujours doux. Pour l'empêcher de fermenter complètement, on soumettait le vin qu'on voulait conserver en cet état, à une température basse, en plongeant le tonneau dans l'eau froide.

L'aigleucos se fabriquait non-seulement en Grèce, mais encore dans la province narbonnaise, dont les habitants, les Languedociens et les Gascons d'aujourd'hui, étaient, au rapport de Pline, très-habiles dans l'art de falsifier les vins.

Quand on voulait une bonne fabrication, on avait soin de tordre les pédoncules des grappes avant leur entière maturité et de les laisser dans cet état longtemps encore sur la vigne. Ce goût pour le vin doux a traversé tous les siècles, car il n'y a pas plus d'environ soixante ans que la basse Bourgogne envoyait à Paris, au fur et à mesure des premières vendanges, quatre à cinq mille pièces de vin blanc doux, dit *vin fou*, parce qu'il était difficile de le tenir dans le tonneau. Sous Louis XV, on nommait ce vin le *vin des Dames*; à peine est-il accueilli maintenant par quelques dames... de la halle.

Dans les temps anciens, pour faire le vin appelé *diachyton*, célèbre par son excellent bouquet, on mettait les raisins à sécher au soleil pendant sept jours, dans un endroit fermé et sur des claies un peu élevées. Pendant la nuit on les garantissait de la rosée, le huitième jour on pressurait.

Le vin, nommé *bios*, vie et le *leucocoum*, (vin blanc de Cos), se préparait ainsi: on cueillait les raisins un peu avant leur maturité; on les faisait sécher aux rayons d'un soleil ardent, ayant soin de les tourner trois fois par jour. Ensuite, le quatrième jour, on en exprimait le jus pour le faire fermenter dans des barils. Enfin on y ajoutait une bonne quantité d'eau de mer, ce qui avait valu à ce vin le surnom de *mariné*.

Le fameux vin de Falerne devait être extrêmement riche en alcool, puisqu'on cite comme une de ses propriétés celle de s'enflammer au contact du feu. Pour lui donner la douceur qu'on recherchait dans tous les vins, on le mêlait de miel d'Athènes, ce qui le fait comparer par Martial au nectar des dieux.

Les Carthaginois, les Grecs et les Romains adouçaient les vins devenus aigres, avec de la chaux brûlée, ou avec le sel des cendres de sarments ou de chêne, et même avec de la lie de vin desséchée et brûlée (c'est-à-dire de la potasse). Pline ajoute qu'on n'employait pas

la litharge, par la raison qu'elle décolore le vin, indépendamment du préjudice qu'elle porte à la santé du consommateur.

Les gourmets de Rome aimaient à leur vin un bouquet d'essence de térébenthine l...

Au moment où la fermentation du moût était à peu près achevée, on y jetait de la résine de pin, qui avait pour effet de communiquer au vin un goût d'essence de térébenthine, et de plus, de s'opposer à la fermentation ultérieure, et de devenir aussi un excellent moyen de conservation. L'huile essentielle de la résine jouait ici le rôle que joue, dans la fabrication de la bière, l'huile essentielle de houblon.

Les soldats buvaient une espèce de vin de munition, trempé d'eau, que son goût acide faisait appeler *acetum*. C'est dans un vase plein de cette piquette et non pas du vin aigre, comme on le croit, que fut plongée l'éponge présentée au Christ au bout d'une lance.

Quelque talent vinicole qu'eussent les anciens, nous croyons qu'ils ont été distancés par les modernes. Le ohannishberg, le Champagne et le simple Bourgogne enoncent tous les Falernes passés et futurs.

Le texte grec de l'inscription polyglotte pour le monument commémoratif de l'inauguration du canal de Suez a été composé par M. le docteur Reinhold Klotz, professeur *eloquentiæ* à l'Université de Leipzig. En voici la traduction :

« En l'an de l'Hégire 1282 (1869), sous le glorieux règne de l'illustre padisha Abdul Azis Khan, empereur des Ottomans, et sous le sage gouvernement du noble Ismail Pacha, vice-roi d'Égypte, ce monument a été élevé pour perpétuer le souvenir du creusement du canal de Suez, destiné à rapprocher les nations de l'Europe et de l'Asie, à multiplier leurs relations commerciales, à étendre les bienfaites conquêtes de la civilisation et à favoriser une union plus intime entre tous les membres de la famille humaine. Cette grande œuvre de paix est due à l'initiative et à la courage persévérance de Ferdinand de Lesseps; elle a été menée à bonne fin avec le concours des principales nations maritimes et sous le patronage de l'Empereur des Français. »

VARIETES.

Chasse au Tigre.

En l'année 1846, étant à Bombay, dans l'Inde, j'obtins un congé d'un mois du commandant de la frégate de Sa Majesté Britannique *Ceylon*, sur laquelle j'étais embarqué, avec le grade d'enseigne de vaisseau que je venais d'obtenir. J'avais dix-neuf ans et demi, et, depuis cinq ans, je voyageais sans m'arrêter nulle part. Déjà je commençais à être passionné pour la chasse, mais je n'avais pu tuer jusqu'alors que du petit gibier. Me voyant relativement près de mon ami Fraser et libre pendant quelque temps, l'idée me vint de le rejoindre, car il était déjà connu dans plusieurs provinces pour son courage et son habileté; je ne pouvais donc pas trouver une meilleure occasion pour débiter.

Il était cantonné à Sera, où j'arrivai après beaucoup de fatigues, car je n'étais pas habitué à monter à cheval, comme je l'ai été depuis, et, de plus, dans ce temps-là, un marin pouvait avouer sans honte qu'il n'était pas parfait cavalier, ce qu'il ne peut plus faire maintenant.

Je fus reçu à bras ouverts par Fraser, qui me fit donner un des chevaux de son régiment, et nous nous mîmes à chasser toute sorte de gibier; car dans ce paradis des chasseurs appelé l'Inde, on trouve de tout ce qui court, vole, ou nage.

Nous étions ensemble depuis douze jours, lorsque, le 5 mai 1846, date à jamais mémorable pour moi, les habitants d'un petit village, distant de Sera de 11 milles à peu près, vinrent demander au Sahib Fraser d'aller chez eux tuer un tigre, qui avait enlevé un jeune homme la nuit précédente.

Il faut savoir que le tigre ne mange l'homme que rarement, parce qu'il est lâche avant tout, et que le bruit de plusieurs personnes l'effraye. Mais lorsque la faim le pousse, il ose attaquer un enfant, une femme seule ou un homme isolé, et il devient fort dangereux, car alors il ne veut plus d'autre chair, et il attaque toute espèce d'individus armés ou sans défense; on l'appelle *maneater* ou mangeur d'homme. Ce qui est affreux, c'est qu'il revient presque toutes les nuits dans le village qu'il a déjà visité et fait, chaque fois, une nouvelle victime en brisant les misérables clôtures des maisons indiennes, se précipitant sur le premier venu, et l'emportant. Il faut absolument le tuer alors; car il dépeuplerait tout. Les habitants de Bednore venaient donc prier Fraser de les aider de sa carabine qui commençait à être célèbre dans le Mysore.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'une heure après avoir reçu cette nouvelle nous étions à cheval, en marche sur Bednore.

Les nuits de mai dans l'Inde sont affreuses, la chaleur est insupportable, ce qui m'empêchait de dormir; et puis, je l'avoue, l'idée que cette bête était probablement à rôder dans les environs me tenait en émoi. Enfin, ne pouvant plus y tenir, je me levai sans bruit, pour ne pas éveiller Fraser qui dormait profondément; j'allai ouvrir la porte ou plutôt la claie qui servait de porte, et je vis que notre sentinelle avait suivi l'exemple de son chef. Je me mis à regarder le paysage, puis le croissant de la lune qui nous envoyait une très-pâle clarté; il pouvait être minuit et demi. La rue du village descendait vers un ruisseau où il y avait un *nullah* (sorte de baie avec un gué); de l'autre côté du *nullah* un petit bois se détachait en plus sombre sur la montagne qui se découpait elle-même sur le ciel.

Je commençais à respirer plus facilement que dans la cabane, lorsque j'entendis les chevaux remuer, souffler et donner des coups de pied. Ce bruit me fit baisser les yeux vers la terre et je vis briller quelque chose entre deux maisons. Je pensais à un ver luisant quand, à ma grande surprise, je vis qu'il y en avait deux et que ces vers luisants allaient très-vite. Ils étaient au milieu de la rue dans l'ombre d'une maison. Tout à coup, ils s'arrêtent, se mettent à rouler avec rapidité, et je vois alors que ces vers sont des yeux qui me regardent en face. C'est le tigre! Sans penser à rien, je saute sur le fusil de la sentinelle endormie et je fais feu entre les deux émeraudes brillantes qui me faisaient face. Ah, quel bruit alors! quel vacarme! Car la sentinelle se réveille et se met à hurler de terreur, en apercevant avec ses yeux de sauvage ce que je n'avais fait que deviner; le tigre pousse un rugissement effrayant, gronde comme un tuyau d'orgue; les Sepoys sortent des maisons en errant, au hasard, dans les ténèbres, les chevaux s'enfuient, les habitants crient, les femmes pleurent et se lamentent, et, pour couronner le tout, Fraser se réveille et arrive derrière moi en jurant comme un damné, et me demandant ce que c'est. Pour moi, j'étais tout interdit de ce bruit et incapable de répondre; tout cela était si rapide que je n'avais pas eu le temps de me reconnaître; puis presque immédiatement après je reçois un grand choc, je roule par terre; les cris du Sepoy redoublent, on me piétine, je sens des piqûres, des égratignures, je donne des coups de poing à l'aventure, étouffant sous la bataille qui se livrait sur mon corps; puis j'entends des coups de feu tout contre moi, et les grondements se changent en plaintes et en cris de colère assourdissants. Un grand bruit d'os cassés se fait entendre, je me sens inondé de sang, le Sepoy se tait, tout cesse subitement et je me relève, complètement étourdi et tout meurtri.

Je comprends alors que le tigre a bondi, qu'au lieu de ma personne, il a attrapé le Badjputte et l'a envoyé sur moi, que Fraser a tiré sur lui, l'a blessé et qu'alors il s'est sauvé en emportant le Sepoy. Je dois avouer qu'indépendamment de la peur atroce que j'avais en me sentant sous ce poids de l'homme et du tigre, j'éprouvais un grand sentiment de honte d'avoir manqué mon coup de fusil et de débiter si mal. Je me disais en vain que le fusil du Sepoy ne valait pas la carabine que Fraser m'avait confiée; le fait était là, me narguant; j'avais manqué de sang-froid, j'avais mal visé.

Fraser furieux commença par me faire une admonestation sévère sur la façon précipitée dont je tirais. « Soyez plus calme, me disait-il, c'est surtout dans cette chasse qu'il faut pratiquer votre devise, Drummond: *going warily* (allez prudemment). Si vous continuez ainsi, dans une semaine vous serez mort. Contenez-vous, ou bien restez au campement; on ne peut rien faire avec un écorché comme vous. »

L'ami n'était plus là, il n'y avait que le chasseur, sérieux et réfléchi, sachant de quel prix étaient la tête froide et la main assurée. Il me housillait à son aise, car nous nous étions mis à la poursuite du tigre à pied, nos chevaux s'étant sauvés. Nous traversons le *nullah*, en suivant les traces laissées par la bête et les deux jambes de l'homme qu'elle avait emporté en le traînant.

Nous commençons à croire que nous approchions du tigre, lorsqu'en arrivant à un petit plateau, au bas de la montagne, les traces cessèrent. Nous étions sur un terrain pierreux et dur, avec quelques aloès, quelques buissons çà et là; mais plus de traces ni de débris d'aucune sorte. Zopaul, le chasseur de tigres, affirme que la bête a dû passer par là et qu'elle est plus haut dans la montagne. D'autres Indiens disent qu'elle a dû redescendre pour aller boire à un ruisseau distant de deux milles à gauche d'où nous étions. Fraser pensant qu'ils ont raison, nous marchons vers cet endroit. Arrivés au ruisseau, nous l'explorons inutilement, battant les petits buissons pendant près de trois quarts d'heure.

Tout à coup un Indien dit qu'il voit le tigre. Effectivement il nous le montre au pied de la colline, qui se dirige vers le bouquet de bois; nous nous élançons au pas accéléré de ce côté-là et nous atteignons la vallée, au

moment où la bête se réfugiait dans le bois, en rasant la terre avec sa longue queue traînant derrière lui. Nous traversons la vallée, en nous déployant, et nous cernons le bois. Fraser me fait mettre à droite près de lui et nous entrons dans le fourré, Zopaul à la tête de la troupe opposée à la nôtre.

Ce bois était composé de bambous, surtout d'aréquiers, d'arbres à bétel et de palmiers, avec quelques cactus; cela formait un fourré tellement épais, qu'il y faisait complètement noir. Après cinq minutes d'efforts, nous voyons que nous ne pouvions pas nous servir de nos armes, même si nous pouvions arriver jusqu'au tigre, ce qui était plus que douteux. Fraser me crie de revenir, je fais passer le commandement à mon voisin, qui était un des Sepoys, l'autre était avec Zopaul, et la troupe entière ressortit du bois. Il n'y avait plus qu'un moyen, c'était de mettre le feu au jungles. Fraser s'y décida et dix minutes après les flammes s'élevaient en craquant; les oiseaux s'enfuyaient en criant et battant des ailes, et deux ou trois serpents se sauvèrent près de nous, car nous étions tous réunis sous le vent, pensant que le tigre sortirait de ce côté là. Après très peu de temps, nous entendons un grondement sourd d'abord, puis plus fort et qui finit par éclater en des rugissements furieux; alors, au milieu de la fumée et du bruit des arbres tombant dans la fournaise, le tigre arrive. En quelques bonds il est devant nous, en arrêt, ses yeux roulants, les oreilles couchées sur sa grosse tête, sa langue se recourbant sur ses dents et sa queue annelée battant ses côtés, sur lesquels on apercevait, à l'endroit où les rayures noires finissaient, une marque de sang sur les poils blancs du ventre, ce qui prouvait que la balle de David n'avait pas été perdue comme la mienne, la nuit précédente. En voyant cette grosse créature devant eux tous les Indiens excepté les Sepoys se sauvent en criant et en jetant leurs lances, leurs fusils, leurs sabres et leurs bâtons, pour courir plus vite. Cette retraite décide le tigre qui se précipite vers les fuyards. Mais David abat rapidement sa carabine et envoie une balle à la bête qui s'arrête brusquement et fait volte-face; elle arrive sur la gauche de notre groupe en jurant comme un vrai chat, mais quel chat! C'était effrayant. Alors seulement, depuis que le tigre était sorti du fourré, je me souvins que j'avais dans la main une arme que j'avais complètement oubliée, je l'avoue. Je me remets de mon trouble et quoique le cœur me battit encore bien fort dans la poitrine, je fais feu après avoir soigneusement visé au creux de l'épaule droite, pour voir le tigre rouler sur lui-même. Malheureusement ce n'était pas fini; il se remet sur ses pattes et cherche à fuir, lorsque Zopaul, avec un sang-froid admirable, s'avance et lui envoie sa balle dans l'oreille gauche. Il retombe, se crispe, se tord et reste immobile. Il était bien mort.

Nous revînmes à Bednore où les habitants se mirent en fête pour célébrer la mort du *maneater*, et le lendemain nous retournions à Sera.

Voilà ma première grande chasse, voilà ce que j'ai éprouvé; je le confesse bien franchement.

Le Commodore ANGUS M. DRUMMOND.

(Chasse Illustrée).

ALFRED GABRIÉ, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO.

Arrivées du 20 au 26 Décembre 1869.

MENTON. b. *Volonté de Dieu*, français, c. Palmaro, sur lest.

Départs du 20 au 26 Décembre 1869.

GOLFE JUAN. b. *l'Indus*, français, c. Jouvenceau, s. l. ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, s. lest NICE. b. *St-Laurent*, italien, c. Gazzoli, cerceles MARSEILLE. b. *St-Ange*, français, c. Pellegrin, s. lest NICE. b. *l'Assomption*, italien, c. Ginocchio, charbon ID. b. *Isabelle II*, national, c. Ciaï, sur lest CANNES. b. *Conception*, italien, c. Gazia, charbon

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

pour la France et l'étranger fr. 7 70 en un mandat poste

LES MONDAINES

SCÈNES PARISIENNES ET PROVINCIALES.

Un vol. g. in-18, par HYACINTHE GISCARD. — Prix : 2 fr.

LEÇONS DE CHANT ET DE PIANO.

Nous ne saurions trop recommander aux mères de familles Madame Günther, professeur de chant et de piano pour les jeunes personnes.

Elève du célèbre Spohr pour le style et la méthode d'enseignement Madame Günther donne des leçons de principe, d'exécution et d'accompagnement.

Leçons au mois et au cachet. S'adresser à la Condamine, maison de la Taverne Allemande.

TIR AU PISTOLET

A LA CARABINE ET AU PISTOLET FLOBERT

Avenue de la gare, près le Casino.

On trouve au tir un bel assortiment de Révolvers 7 millimètres, double mouvement.

A VENDRE en différents lots ou en totalité l'HOTEL de la PAIX, place du Palais à Monaco. — Vue sur la mer.

S'adresser à M^e Henri Leydet, Notaire.

A vendre ou à louer, meublés ou non meublés, ensemble ou séparément le Palais de la Condamine et la Villa de la Condamine. Le PALAIS de la Condamine est composé au rez-de-chaussée : de deux salons, d'une vaste salle à manger, cuisine, office, grands vestibules.

Au 1^{er} étage : de huit chambres de maître avec cabinets de toilette et salle de bain.

Au 2^e étage : de huit chambres de maître et de domestique.

La VILLA de la Condamine est composée : au rez-de-chaussée, d'un salon, salle à manger, cuisine.

Au 1^{er} : de huit chambres à coucher.

La situation exceptionnelle de ces deux habitations, entourées de jardins dominant une forêt d'orangers, en façade sur la mer, en fait un séjour délicieux.

On sait que le thermomètre marque deux degrés de chaleur de plus à la Condamine qu'à Cannes, Nice et Menton.

Eau abondante dans la propriété.

Ecurie et remise.

S'adresser pour la location à M. Marquet, entrepreneur à Monaco.

OFFRE D'AGENCE

Dans chaque Commune de France, pour un article facile pouvant rapporter 1,000 francs par an, sans rien changer à ses habitudes, s'adresser franco, à MM. Sanglard et C^o, 15, place Maubert, à Paris. Joindre un timbre, pour recevoir franco, instructions et prix-courants. 6-6

Chemin de Fer de Paris-Lyon-Méditerranée. Saison d'Hiver.

DE MENTON A NICE

PRIX DES PLACES.			STATIONS	DÉPARTS											
1 ^{re} CL.	2 ^e CL.	3 ^e CL.		MATIN			SOIR								
Fr. cent.	Fr. cent.	Fr. cent.		H.	M.	M.	H.	M.	H.	M.					
»	»	»	MENTON	7	30	9	»	11	55	3	40	6	55	10	40
» 65	» 50	» 35	ROQUEBRUNE	7	40	9	10	12	5	3	54	7	5	—	—
» 90	» 65	» 50	MONTE CARLO	7	50	9	20	12	15	4	4	7	15	11	4
1 10	» 85	» 60	MONACO	7	59	9	25	12	20	4	15	7	23	11	10
1 80	1 35	1 »	ÈZE	8	12	9	39	12	33	4	29	7	36	—	—
2 »	1 50	1 10	BEAULIEU	8	20	9	47	12	41	4	37	7	44	—	—
2 25	1 70	1 25	VILLEFRANCHE	8	27	9	54	12	50	4	48	7	51	11	33
2 80	2 10	1 55	NICE	8	41	10	7	1	3	5	1	8	4	11	46

DE NICE A MENTON

			STATIONS	MATIN			SOIR								
				H.	M.	M.	H.	M.	H.	M.					
»	»	»	NICE	7	18	10	21	12	37	4	»	6	45	9	20
» 55	» 45	» 30	VILLEFRANCHE	7	30	10	33	12	55	4	12	6	57	9	32
» 80	» 65	» 45	BEAULIEU	7	37	10	40	1	2	4	19	—	—	—	—
1 »	» 75	» 55	ÈZE	7	45	10	48	1	10	4	30	7	9	—	—
1 80	1 35	1 »	MONACO	8	»	11	2	1	30	4	43	7	22	10	»
2 »	1 50	1 10	MONTE CARLO	8	6	11	9	1	36	4	49	7	28	10	9
2 20	1 65	1 25	ROQUEBRUNE	8	15	11	18	1	51	4	58	7	37	—	—
2 80	2 10	1 55	MENTON	8	24	11	27	2	»	5	7	7	46	10	25

JOLIES VILLAS pour 22,000 fr. Pour achat de maisons, campagnes ou lot de terrain. S'adresser à M. de Millo.

Hôtel-Restaurant de Strasbourg

TENU PAR **LOUIS BOULAS**

Ex-Cuisinier de l'Hôtel de Paris

Cabinets de société et jardin. — Chambres meublées.

SALLE DE BILLARD.

Monte Carlo, près le Casino (Monaco).

A VENDRE OU A LOUER

près du Casino.

JOLIE VILLA

Très richement meublée

Vue magnifique dominant le plateau de Monte Carlo.

S'adresser à la villa, Avenue St-Michel.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue des Carmes. — Table d'hôte et pension.

RESTAURANT BARRIERA, avenue Florestine, à la Condamine. — Chambres meublées. — Pension.

Hôtel et Restaurant de Lyon, rue du Milieu, 23. — Table d'hôte et pension. — Chambres meublées.

BAINS DE MER DE MONACO.

SAISON D'HIVER 1869-70.

GRAND ÉTABLISSEMENT HYDROTHERAPIQUE à l'eau de mer et à l'eau douce.

BAINS DE MER CHAUDS. — SALLES D'INHALATION. — BAINS DE VAPEUR.

La contrée de MONACO, située sur le versant des Alpes-Maritimes, est complètement abritée des vents du Nord; sa température, pendant l'hiver, est la même que celle de Paris dans les mois de juin et de juillet.

Le CASINO, qui s'élève à Monte Carlo, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES de CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. — ORCHESTRE d'élite.

Le TRENTE et QUARANTE se joue avec le DEMI REFAIT et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT. GRAND CAFÉ avec BILLARDS. — CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les voyageurs trouvent des appartements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le trajet de LYON à MONACO se fait en 15 heures; de MARSEILLE à MONACO en 7 heures.

Plusieurs départs amènent les voyageurs de NICE à MONACO. Le trajet se fait en TRENTE MINUTES.